

Two Lovers and a Bear En fusion avec le Nord

Jean-Marie Lanlo

Number 305, December 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/84735ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lanlo, J.-M. (2016). Review of [Two Lovers and a Bear : en fusion avec le Nord]. *Séquences : la revue de cinéma*, (305), 37–37.

Two Lovers and a Bear

En fusion avec le Nord

Pour son cinquième film de fiction, Kim Nguyen propose un fascinant regard sur le monde arctique, à travers une histoire d'amour qui ne fait pas abstraction des paradoxes de la vie dans de telles conditions.

JEAN-MARIE LANLO

Campé dans un paysage magnifique et intimidant, dont l'immense beauté n'a d'égal que le danger qu'il représente, **Two Lovers and a Bear** s'appuie sur une série d'oppositions, à l'instar de la sédentarité imposée aux Inuits et de leur profond besoin de se déplacer. Au cœur de cette histoire de passion(s) et de communion entre l'humain et la nature, une quête intérieure se dessine et se confond, au fur et à mesure que se développe le récit, avec le vaste territoire.



Le feu de leur relation les garde vivants et les guide

Après un détour par le documentaire qui l'a fait visiter cinq pays (**Le Nez**, 2014), Kim Nguyen revient à ce à quoi il était habitué : une fiction circonscrite dans un lieu pas nécessairement nommé et pourtant bien défini, non pas par ses limites, mais par ses couleurs, sa lumière, son environnement. Après les terres arides de **La Cité** (2010), situées quelque part en Afrique du Nord, et la jungle subsaharienne du **Rebelle** (2012) qui lui a apporté la notoriété internationale, voici le Grand Nord canadien filmé dans sa majestuosité et ses paradoxes.

Pour son sixième long métrage tous genres confondus, le réalisateur et scénariste montréalais propose une histoire en deux temps. La première partie, axée sur la sédentarité des populations, se déroule dans un village nordique — une localité du Nunavik, probablement —, la seconde, clin-d'œil au passé nomade des peuples, dans les confins illimités de la toundra. Celle-ci semble sans fin tant l'action se déroule au plus fort de la saison blanche, qui abolit pratiquement les différences et les repères.

Le synopsis est assez simple. Roman et Lucy, jeunes adultes, s'aiment au point où la perspective d'une séparation peut provoquer une dépression proche de la mort. Vie et mort se frôlent à bien des niveaux, tout comme le présent du récit et le passé qui hante les protagonistes.

Torturé, fragile, le couple incarné avec beaucoup d'authenticité par Dane Dehaan et Tatiana Maslany semble démuni, avec peu de

recours. Isolés, à l'instar du village dans lequel ils vivent, quelque part au bout du monde. C'est le feu de leur relation qui les garde vivants et les guide, quitte à les aveugler. L'issue, la leur comme celle du film, est d'autant plus surprenante, et émouvante, qu'on s'était mis à croire à leurs histoires et rêves. Nguyen a atteint, depuis **Rebelle**, une belle maturité qui s'exprime notamment dans cette traversée hivernale réalisée avec tact et avec des moments de grande tension.

D'un réalisme probant, s'appuyant sur les décors naturels, **Two Lovers and a Bear** n'en est pas moins dénué de magie. Pour rompre la dualité du récit passionnel, Kim Nguyen introduit un ours parlant et, au demeurant, actif, prêt à jouer les bons conseillers auprès de Roman. Cette fantaisie n'est pas gratuite. Elle s'inspire de la tradition spirituelle des Premières Nations qui considèrent les animaux, et notamment l'ours, comme la manifestation d'un être aidant ou d'un ancêtre.

Depuis Zacharias Kunuk et son **Atanarjuat** (2001), il est audacieux de s'attaquer à un récit ancré dans l'hémisphère nord et ses terres glaciales, tellement le cinéaste inuit a mis la barre haute. Kim Nguyen n'a pas prétendu vouloir signer un film sur le Nunavut, comme Kunuk, ni sur le Nunavik, le territoire québécois au-delà du 55^e parallèle nord. Le village filmé n'est d'ailleurs jamais identifié et sa seule localisation géographique n'est littéralement évoquée que par opposition au « Sud », où comptent fuir ses protagonistes.

À plusieurs égards, c'est un regard de Blanc, assumé, que pose le cinéaste montréalais. Celui qui constate la présence des motoneiges et du GPS dans le quotidien arctique. Mais celui aussi qui se fascine par les aptitudes des communautés nordiques, au point de faire du moins autochtone de ses personnages, Roman, celui qui parle à l'ours.

Il n'y a pas que ces dialogues entre l'animal et l'homme qui sortent de la sphère du réel. La mémoire et le rêve permettent la mise en scène d'autres espaces-temps. Une manière d'évoquer l'idée que dans le Grand Nord, le rapport au temps impose la patience comme une grande sagesse. La poésie, et la chanson plus particulièrement, introduisent aussi de belles percées narratives. L'hymne rock *Seven Nation Army*, de The White Stripes, offre ainsi une des scènes les plus jouissives. 📍

★★★★½

■ UN OURS ET DEUX AMANTS | **Origine** : Canada [Québec], Ontario, Nunavut
 – **Année** : 2016 – **Durée** : 1 h 36 – **Réal.** : Kim Nguyen – **Scén.** : Kim Nguyen
 – **Images** : Nicolas Bolduc – **Mont.** : Richard Comeau – **Dir. Art.** : Emmanuel Fréchette – **Cost.** : Judy Jonker – **Son** : Claude Beaugrand – **Mus.** : Jesse Zubot
 – **Int.** : Dane Dehaan (Roman), Tatiana Maslany (Lucy), Gordon Pinsent (la voix de l'ours) – **Prod.** : Roger Frappier – **Distr.** : Films Séville.